

Textes au corps. Promenades et musardises sur les terres de Marie Madeleine Fontaine. Études réunies par DIDIER KAHN, ELSA KAMMERER, ANNE-HÉLÈNE KLINGER-DOLLÉ, MARINE MOLINS et ANNE-PASCALE POUHEY-MOUNOU. Genève, Droz, 2015, T.H.R. n° 550. Un vol. de 528 p.

Dans ce volume collectif, les contributions des anciens élèves et proches de Marie Madeleine Fontaine rendent hommage à l'envergure d'une carrière de chercheuse à laquelle on doit notamment la redécouverte de textes importants, comme l'*Alector* de Barthélemy Aneau, dont elle a donné l'édition critique, et le développement de champs d'étude originaux, en particulier celui de la représentation du corps et de la vie organique à la Renaissance. Par leur diversité, les articles reflètent la démarche de Marie Madeleine Fontaine qui, comme le rappelle la préface collective du volume, a eu à cœur de croiser les disciplines et de repousser « les bornes d'une conception étroite de la littérature » pour concevoir celle-ci comme un « art total ». Ce riche ensemble est organisé en sept chapitres de belle qualité, que l'on découvre avec grand intérêt.

Le premier chapitre, « Des parties du corps, des humeurs et des sens », débute avec une enquête érudite de Richard Cooper, qui montre que les plaisanteries du *Gargantua* à propos des nez s'inscrivent dans une longue tradition comique : dans les festivités de Carnaval comme dans la poésie légère ou la fiction burlesque, les longs nez font, notamment par leurs connotations érotiques, le bonheur du public de la Renaissance. Elsa Kammerer aborde quant à elle la manière dont Johann Fischart, traducteur allemand de Rabelais, réécrit dans sa *Geschichtklitterung* (publiée pour la première fois en 1575) le portrait de la Gargamelle du *Gargantua*, en l'enrichissant de *topoi* pétrarquistes et en s'inspirant librement de l'énumération des beautés féminines mise en œuvre dans la *Sylva nuptialis* de Giovanni Nevizzano. Composite, le portrait élaboré par Fischart est marqué par l'introduction de détails symboliques, comme la lumière et la transparence, signes de liesse et de vie, mais aussi de motifs métalittéraires comme le miel et le papillon. Danielle Jacquart s'intéresse au régime d'Angelo de Aquila (achevé en 1415), dont l'évocation des calculs urinaires mêle discours médical et références alchimiques, tant dans la description de la formation de la pierre que dans la prescription de la cure. L'article de Max Engammare décrit le statut de l'ouïe dans l'*Institution de la religion chrétienne* de Jean Calvin, mais aussi dans les sermons et commentaires de ce dernier : s'il se méfie des instruments de musique qui, à l'église, viennent divertir l'oreille, le réformateur théorise néanmoins un usage spirituel de l'audition, sens essentiel car vecteur d'apprentissages et « permet[tant] à la partie supérieure de l'âme, quand elle est régénérée par le Saint Esprit, d'être réceptive et active ». Cette conception se fonde sur la distinction, capitale dans la pensée de Calvin, entre l'homme sensuel, sourd à Dieu, et l'homme spirituel. Anne-Hélène Klinger-Dollé met ensuite en évidence l'importance du corps et des organes sensoriels dans la philosophie de Charles de Bovelles, à travers l'exemple du *De Sapiente* (1511). Ce texte valorise en effet la bonne articulation de l'âme et du corps, du sensible et de l'intelligible, en présentant le sage comme un « homme de l'ars », dont la capacité à faire émerger des *species* intelligibles peut être pensée sur le modèle de l'artisanat. Sylvie Deswarte-Rosa propose une interprétation de l'*Adam mélancolique* dessiné par le peintre et théoricien Francisco de Holanda (1517-1584) : en représentant Adam en Atlas chargé d'un globe terrestre qui figure le poids du monde, ce *tondo* revisite de manière originale le motif de la mélancolie adamique transmis par les textes apocryphes consacrés à l'expulsion du Paradis, et développé par les médecins médiévaux qui, avec Pedro Alfonso, Guillaume de Conches et Hildegarde de Bingen, établissent un lien entre la Chute et la naissance de la maladie mélancolique. Anne-Pascale Pouey-Mounou explore enfin les sources non-ronsardiennes des *Epithetes*, en étudiant la manière dont La Porte s'approprie et manipule le vocabulaire marotique, mais aussi celui de

Rabelais, Coquillard ou de « compaigns » de la Pléiade, tels Tahureau, Vauquelin de la Fresnaye, Scévole de Sainte-Marthe ou La Péruse.

Dans le second chapitre, « Des exercices physiques, de la guerre et des jeux », l'article de Jean-Louis Fournel évoque le projet de conscription développé par Machiavel en 1506, parfois considéré à tort comme excessivement abstrait. Si la technique militaire n'y est pas centrale, le projet machiavélien est néanmoins incarné : parce qu'il présente le soldat comme une composante du « corps collectif » et solidaire que forme l'infanterie, il est amené à se préoccuper de l'entraînement et de la vigueur physique du corps combattant. Également centrée sur le corps de l'homme de guerre, la contribution de François Cornilliat souligne la rareté des détails physiques et matériels dans *Le Panegyric du Chevallier sans reproche*, et la moralisation systématique de ces derniers par Jean Bouchet. Guy Bonhomme aborde, quant à lui, le *Trattato del giuoco della palla* d'Antonio Scaino : premier ouvrage consacré aux jeux de balle, il s'appuie sur la pensée d'Aristote, mais se plaît aussi à décrire les corps en action. Ginette Vagenheim analyse pour finir un mystérieux dessin de saint Jérôme par Pirro Ligorio, en suggérant qu'il pourrait s'inspirer des dessins d'athlètes réalisés par l'artiste.

Le chapitre III, « Des promenades, voyages et terres pérégrines », est introduit par une belle contribution de Jean Céard sur la réception de l'*Utopie* de Thomas More, notamment par Budé (dont la lettre sur le sens spirituel de l'*Utopie* sera placée en tête de la traduction de Jean Le Blond) et Barthélemy Aneau, qui insiste sur le caractère idéal et chimérique de l'île. Nada Grujić rend ensuite compte du regard des humanistes et voyageurs de la Renaissance sur les environs de Raguse (Dubrovnik), en particulier Gravosa, Ombla, Cannosa, Laphodia et Giuppana. Un autre territoire lointain, celui de la montagne, est exploré par l'article de Rosanna Gorris Camos, qui propose une étude des trois livres du poème de Jacques Peletier du Mans *La Savoye*, dont les vers oscillent « entre science et morale » : l'auteur mêle en effet à la méditation sur la misère humaine des considérations médicales et botaniques, qui reflètent l'influence de savants contemporains comme Mizauld, Gesner et Mattioli. Dans un article dont le titre provocateur est emprunté à Claude Lévi-Strauss, « Faut-il expier la Renaissance ? », Franck Lestringant revient sur la manière dont les sciences humaines se sont positionnées, à partir de la fin du XIX^e siècle, sur la brutalité de la conquête du Nouveau Monde. Hope Glidden fait également dialoguer les textes de la Renaissance avec l'un de leurs illustres lecteurs modernes, en montrant ce que le récit de voyage de Flaubert *Par les champs et par les grèves* (1847) emprunte aux auteurs du XVI^e siècle, en particulier Montaigne et Rabelais.

Les coqs chers à Marie Madeleine Fontaine ouvrent le bal des « bêtes volatiles, marines et fabuleuses » rassemblées au chapitre IV : Michel Jourde analyse la digression que Prudent Le Choyselat consacre à l'alectryomancie dans son *Discours oeconomique* (1569). S'il dénonce la « divination par coqs », le passage illustre bien l'ambiguïté d'un ouvrage qui traite du commerce avicole sans négliger le divertissement et l'érudition humaniste. Stephen Bamforth évoque les théories des naturalistes et médecins de la Renaissance sur la fécondité des fonds marins : réputé propice à la prolifération des monstres, ce milieu met à l'épreuve l'esprit critique des humanistes et pose la question des frontières entre réalité et fiction. La plupart d'entre eux veillent en effet à authentifier leurs descriptions, et se montrent prudents à l'égard des légendes populaires et des représentations picturales de monstres marins. Didier Kahn étudie le développement, à la Renaissance, des exégèses alchimiques des textes littéraires, notamment des romans de chevalerie, à partir de l'exemple des interprétations de *Perceforest* : le roman fait l'objet d'une lecture alchimique de la part de Jacques Gohory, mais aussi dans le *Discours d'auteur incertain sur la pierre des philosophes* (1590), qui s'attarde sur plusieurs épisodes et figures, comme celle de la « beste glatissante ».

Dans le cinquième chapitre, « De la redécouverte des livres », Catherine Magnien met en lumière un ouvrage que l'on a cru longtemps disparu, le *Recueil des Letres missives, Discours et Haranges familiaires* (1579) de La Gessée. Elle rappelle le parcours singulier de

leur auteur, et commente les pièces diverses de cet ouvrage bigarré, notamment l'intéressant récit du voyage de Jeanne d'Albret à la Cour en 1572. Jean Balsamo étudie, quant à lui, une édition de Montaigne dont la critique a souvent sous-estimé l'intérêt, celle de 1588, prise en charge par Abel L'Angelier. Par son style, un peu démodé en 1588, et proche du répertoire de l'École de Fontainebleau, le décor ornemental de son frontispice étonne, mais il pourrait résulter d'un choix de Montaigne et faire écho notamment aux analogies que celui-ci établit entre son écriture et l'esthétique des « crotesses ».

Intitulé « Chansons et facéties », le chapitre VI réunit trois contributions sur la musique de la Renaissance. Celle d'Henri Vanhulst évoque l'imprimeur Pierre Attaignant, et plus particulièrement la chanson égrillarde *S'il est jaloux*, imprimée dans les *Chansons et Motetz en Canon à quatre parties sur deux*. L'humour musical est également au cœur de la contribution de Marie-Alexis Collin, qui aborde une chanson atypique du *Quatriesme livre à quatre parties* (1544) imprimé par Tylman Susato : *Un hu, deux hu, trois hurons de village* superpose les strophes d'un récit grivois, dont la paillardise ne peut, dès lors, être comprise que de ses interprètes. Annie Coeurdevey compare ensuite les versions de la pièce *Le jeu m'ennuye*, attribuée tantôt à Janequin, tantôt à Henry Fresneau. Enfin, Frank Dobbins s'intéresse aux mises en musique de poèmes de Rémy Belleau par ses contemporains, et s'attarde sur les parcours des différents compositeurs.

Une étude de François Rigolot ouvre le chapitre VII, consacré aux « poètes et poésies ». L'auteur y prouve que le badinage n'est pas étranger aux épitaphes de Clément Marot, qui multiplient les jeux onomastiques pour remotiver plaisamment les noms des personnages célèbres. Marine Molins se penche sur la traduction par Du Bellay des livres IV et VI de l'*Enéide* : le poète de la Pléiade s'y emploie à acclimater en français le texte virgilien, mais s'approprie aussi ce dernier, par exemple pour développer les évocations du corps, ou pour réhabiliter le personnage de Didon. L'ouvrage se clôt avec un article de Sylvie Thorel, qui illustre la réhabilitation que connaissent, au XIX^e siècle, les poètes du XVI^e siècle, en développant l'exemple de Baudelaire : le poème « À une mendiante rousse » fait en effet référence à Ronsard et Belleau, mais rappelle aussi la figure du « poète chétif » mise en scène par Du Bellay.

ALICE VINTENON